

LE MONDE LYONNAIS

« REVUE »

« HEBDOMADAIRE »

« DES LETTRES »

ET

« DES ARTS »



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, rue Mulet

LYON

ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.

Six Mois. 10

Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, À L'AGENCE DE JOURNAUX
31, rue Tupin, Lyon

SOMMAIRE DU N° 29

CHRONIQUE. CE QU'ÉCRIVENT LES CHIENS.	KOUPLET.
LE PETIT RAMEAU. CONTE POPULAIRE IMITÉ DU ROUMAIN.	ALEXANDRI.
LA TURQUOISE. CONTE MORAL (Suite).	ALCIBIADE.
UNE VISITE À M. PERRACHON.	ALPHONSE D'ASQ.
REVUE DRAMATIQUE.	PHILINTE.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES TRIOMPHATEURS DU SALON.	V. D'ANTIN.
UN ÉCRIVAIN LYONNAIS. LETTRES DE VALÈRE.	...
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.

Vient de Paraître

LA

REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie
Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON

FERRAZ, *Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.* — Du suicide.

ALPHONSE DAUDET. — Une page de Mémoires.

NIZIER DU PUITSPÉLU. — Lettres de Valère.

XAVIER LANÇON. — Du dernier recensement des États-Unis, de ses conséquences géographiques et économiques.

JOSÉPHIN SOULARY. — Les maîtres de céans (sonnet).

LÉOPOLD NIEPCE, *Conseiller à la Cour d'appel de Lyon.* — Les stalles et boiseries de la cathédrale de Lyon (suite).

P. BONNASSIEUX, *Attaché aux Archives nationales.* — Saint-Martin.

V. DE VALOUS, *officier d'Académie.* — Documents inédits.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS		ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
		1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Un An.	20 fr.	Un an.	22 fr.
Six mois.	10 »	Six mois.	11 »
Trois mois.	5 »	Trois mois.	5 50
			24 fr.
			12 »
			6 »

LA LIVRAISON : 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr.	Un an.	32 fr.	Un an.	34 fr.
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*,
8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de
l'Étranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

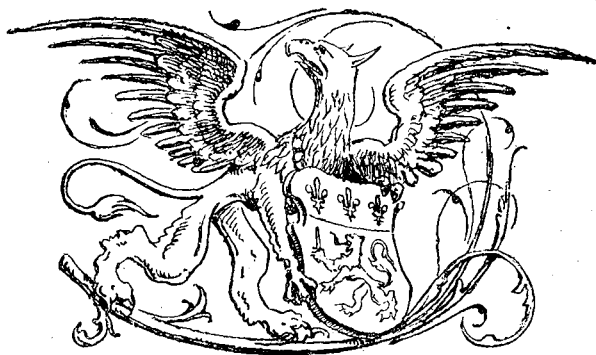
REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS



SOMMAIRE

CHRONIQUE. CE QUE DISENT LES CHIENS.	KOUFLET.
LE PETIT RAMEAU. CONTE POPULAIRE IMITÉ DU ROUMAIN.	ALÉCSANDRI.
LA TURQUOISE, CONTE MORAL (Suite).	ALCIBIADE.
UNE VISITE A M. PERRACHON	ALIHONSE D'ASQ.
REVUE DRAMATIQUE.	PHILINTE.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES TRIOMPHATEURS DU SALON.	V. D'ANTIN.
UN ÉCRIVAIN LYONNAIS. LETTRES DE VALÈRE.	...
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.



« CHRONIQUE »

CE QUE DISENT LES CHIENS

« Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme
..... c'est le chien. »



RRR... quel temps de chien !

La bise souffle et la neige tombe par rafales.

Quel chien de temps ! — Un de ces froids humides et perçants qui pénètrent jusqu'aux os.

Brrr... à ne pas mettre un chien dehors !

Ici, Patout, mon beau ! au maître ! Vois cette bonne

flamme claire ; tout est chaud, jusqu'au marbre du foyer. Aux pieds, Patout !...

Et Patout s'étire et s'étend ; il se pelotonne et se ramasse tout contre le feu, et ses deux grands yeux jaunes disent satisfaits : « A ne pas mettre un chien dehors ! »

M. Patout est un grand Saint-Germain tout jeune, fin, élégant, évidé et nerveux comme un *pointer*... et qui dit de si jolies choses ! Pour le moment il répète : « A ne pas mettre un chien dehors ! »

Dans la circonstance ce n'est déjà pas si mal pour un chien.

Et voilà que tous deux, bercés par le bruit du vent et le pétilllement du foyer, Patout et son maître s'assoupissent, leurs yeux se ferment et ils voyagent aux pays des songes.

Le coin du feu !... c'est là qu'il faut rêver du passé et soulever un peu le voile qui nous cache l'avenir ; c'est là que l'on évoque les années écoulées et que l'on interroge les heures à supporter encore ; c'est là que naissent les réflexions douces et amères, c'est là que les chiens parlent. Écoutons, dans son sommeil ce que dit Patout ; Patout est un grand philosophe.

Pourquoi ne pas sourire ? dit-il. Vois comme, à nous, chiens, la vie est bonne : exempts de vos passions et de vos orgueils, nous ne prenons des misères que l'inévitable. Notre imagination ne nous berce pas dans des régions inaccessibles, et nous savons nous réjouir des petits bonheurs imprévus. Vous, nos maîtres, moins raisonnables et surtout moins bons, n'acceptez qu'avec révolte les leçons que le sort vous envoie. Nous, léchant la main qui nous frappe, nous nous attachons davantage, et jamais la

correction ne nous laisse plus insoumis. Pourquoi chercher en dehors du maître un objet d'affection? celle-là ne nous est-elle pas suffisante et ne donne-t-elle pas la plénitude à nos cœurs de chiens?

Quand dans les guérets le fumet du gibier nous emporte, sur un mot, sur un signe, nous nous arrêtons, et ce n'est que sur un ordre que l'on nous voit reprendre la chasse interrompue.

Ah! si nos maîtres savaient! ils pratiqueraient eux-mêmes la soumission qu'ils exigent. Pour l'obtenir cette soumission, ils ont le fouet et les caresses; tout est là et si les hommes savaient comprendre les joies qui leur arrivent et les chagrins qui les frappent, comme nous ils seraient résignés, comme nous ils seraient bons. C'est dans ce calme et cette paix que le sommeil est doux aux paupières et que tous les moments ont leur charme. — Entends, maître: le vent est âpre et l'hiver sévit: pense aux âtres éteints, aux chaumières nues où grelottent des vieillards glacés et des bébés à jeun: et tu maudirais la vie parce que sous cette cheminée, tu n'as, ce soir, pas d'autre compagnie que la mienne? Fous les hommes auxquels l'amitié des chiens ne peut suffire! Écoute cette légende: je ne la tiens pas de ma mère, car tout petit tu m'en séparas, mais c'est le vieux Tom qui me l'a contée; tandis qu'il repose je puis bien te la redire:

Lorsque Dieu eut créé l'homme, il fit, devant lui, comparaître tous les animaux et lui dit:

« Tu es roi, voici tes sujets. »

Et Adam les ayant appelés, tous s'approchèrent pour le flatter et gagner ses bonnes grâces.

La mode en est restée, et de là sont nés les courtisans.

Un seul, à l'écart, resta muet, ne donnant aucune louange; mais quand l'homme s'éloigna dans sa majesté, il le suivit humblement et lui dit:

« Je serai ton compagnon et ton serviteur fidèle. »

Et Adam en fit son ami.

La première amitié vient de nous, car cet animal était le chien.

On assure que c'était un grand beau braque à double nez; mais j'incline à penser, malgré son expérience, que ce devait être un Saint-Germain. Ne le lui

redis pas, je t'en prie, il est bon, mais pourrait en avoir de la tristesse.

L'alliance allait s'affermissant; souvent Adam, de sa main flattait notre aïeul qui lui rendait caresse pour caresse; si l'homme était le roi du paradis terrestre, le chien en était le premier ministre et tous les autres animaux devinrent ses subordonnés.

Ce pouvoir, est-ce par notre faute que nous l'avons perdu? Non; et cependant aucune amertume n'est entrée contre vous dans nos cœurs de bêtes, et malgré le mal qu'il nous a fait, l'homme nous trouve encore aussi dévoués.

Un jour, jour néfaste, apparut une nouvelle créature. Elle avait en partage la grâce et la beauté; Adam l'aima et le chien fut délaissé. *Poveretto!* il pleura longtemps; mais Ève elle-même en était jalouse, et il dut se perdre aux derniers rangs des autres serviteurs.

Tu sais les conséquences de l'amour d'Adam: à travers ses malheurs et sa déchéance le couple humain ne cessa de nous oublier, et ce n'est qu'aux jours de désastre qu'il nous revint.

Les loups, hélas! mangent les chiens, mais on ajoute qu'ils ne se mangent pas entre eux; plus cruels, aussitôt que deux hommes se rencontrèrent sur le globe, les passions, les jalousies et les vices naquirent; ils inventèrent la guerre, et Caïn immola son frère Abel à ses injustes ressentiments.

Ève, désolée, allait partout errante, cherchant les dépouilles de son préféré. Elle le trouva enfin. — Le chien était là, gardien fidèle, léchant la blessure mortelle et cherchant à ressusciter le pauvre corps d'Abel.

C'est depuis lors qu'Ève se réconcilia, qu'elle oublia sa jalousie, et que parfois une belle main de femme s'abaisse jusqu'à nous flatter.

Elle et nous, faisant un pacte, sommes devenus les deux sources, elle de vos peines, et nous de vos joies. Voilà ce que m'a conté le vieux Tom, et...

Peut-être Patout parlerait-il encore; mais le timbre clair de la pendule le vint interrompre et il fit entendre un long bâillement.

Qu'est-ce? dit le maître s'éveillant et passant la

main sur son visage comme pour en chasser toute pensée; je crois qu'il la retira humide.

Il est minuit... la lampe baisse et le feu s'éteint; il faut se coucher.

Allons, mon gros Patout, bonsoir.

KOUFLET

LE PETIT RAMEAU

Conte populaire imité du roumain

A M. A. DE GAGNAUD

« O petit rameau
Qui descends le fleuve
Où nage et s'abreuve
Le royal taureau (1),
Ce flot qui scintille
Où t'a-t-il surpris ?
Quel est ton pays ?
Quel est ta famille ?

Par le ver séché,
Du poirier sauvage
La main de l'orage
T'a-t-elle arraché,
Comme en sa colère
La Mort, triomphant,
Ravit un enfant
Aux bras de sa mère ?

Pour bâtir des nids
Sur la roche aride
Dans la serre avide
L'aigle t'a-t-il pris ?
Et des sombres grottes
L'autan irrité
T'a-t-il emporté
Sur l'onde où tu flottes ?

O petit rameau
Perdu, solitaire
Ainsi qu'un oiseau
Chassé de son aire!

(1) La Moldavie avait pour armoiries une tête de taureau. Cette tête figure dans l'écusson de la Roumanie.

Triste et ballotté
Sur la plaine verte,
Dans l'immensité
Tu cours à ta perte!

— Ne crains pas pour moi
Le flot qui m'entraîne.
Je suis fils de Roi,
J'appartiens au chêne.
A toucher au ciel
Dieu me prédestine.
Ma sève est latine,
Mon nom immortel.

Un jour, hors de l'onde
Sur ce bord sacré
Je redeviendrai
Grand comme le monde,
Et comme autrefois
J'aurai des couronnes,
Car je suis du bois
Dont on fait les trônes.

V. ALECSANDRI.

Bucharest, mars 1881.

LA TURQUOISE

CONTE MORAL

— Suite —

ENTRE les doigts, la main tremblante, avec un geste de mépris, il tenait la bague que le soleil faisait miroiter.

Foudroyée, Mme du Peyrard fléchit : elle porta les mains à son front et tomba à genoux... Elle avait peur. Elle pleurait bêtement, lâchement, comme une créature sans pudeur, sans dignité. La vie sensuelle qu'elle menait depuis longtemps avait peu à peu étouffé les dernières lueurs de sa force morale. M. du Peyrard avait la voix si profonde, si rauque, qu'elle frissonnait. Sans doute il allait la tuer..., il en avait le droit : et elle baissait la tête, étendant les mains, se ravalant, fermant les yeux, n'ayant pas même l'orgueil brutal du cynisme. Elle murmurait des mots entrecoupés, que la contraction de son gosier étranglait au passage. Et, comme par une punition divine, la laideur de son âme détruisait la splendeur de son corps, dans son attitude misérable d'une hyène qui craint le fouet ou le fer rouge.

(1) Voir le Monde lyonnais du 14 et 21 mai 1881.

M. du Peyrard fit un pas verselle. Paul, instinctivement, l'arrêta par le bras :

« Laissez, Monsieur ; ce que je fais en ce moment ne regarde que moi. Madame est *ma femme*, et vous avez été trop peu son amant pour avoir le droit de la défendre ». Puis il continua, s'adressant à la femme contractée qui rampait presque à ses pieds.

« Madame, quand je vous ai connue, vous n'étiez qu'une grisette, pure.... je le l'ai cru... peut-être le croirais-je moins aujourd'hui. A tout âge on acquiert de l'expérience. J'aurais pu vous séduire, je vous ai épousée ; d'une fille de concierge, j'ai fait M^{me} du Peyrard ; de M^{me} du Peyrard, vous avez fait une fille de joie, qu'on achète aux enchères, et qu'on possède dans l'ombre. Je ne vous ferai pas l'honneur de vous tuer. On ne tue pas les femmes de votre espèce ; mais vous portez mon nom, et il faut que ce nom garde le droit aux respects. Vous m'avez donné une fille : Est-elle bien ma fille ? je n'en sais rien. Mais enfin elle peut l'être : et dans le doute, je n'ai pas le droit d'arracher à cette enfant ce nom qui est peut-être le sien. Voici ce que je veux. Nous allons nous rendre à l'église. Le mariage s'accomplira. Pendant un jour encore, et pour tout le monde, vous serez la mère de famille, l'épouse irréprochable. Ce soir vous partirez, vous reprendrez votre nom de grisette, je vous donnerai 300 francs par mois, le nécessaire ; quant au luxe, vous savez très bien comment on peut le gagner. Allez ».

Lentement elle se releva : Oh ! cette figure affaissée, ce regard de serpent, ce front de mauvaise femme ! Elle allait sortir : « Attendez ! » lui cria son mari.... et prenant sa main où il mit la turquoise, il la traîna vers Paul. « Rendez donc à Monsieur ce que vous lui avez volé, alors qu'il vous avait très largement payée, j'en suis sûr ».

Un éclair passa dans les yeux de cette femme. Paul frémit, il reprit la bague machinalement.

A reculons, M^{me} du Peyrard sortit, pendant que son mari lui tournait le dos.

Paul n'osait lui tendre la main. Il avait été l'amant de sa femme. Il y eut un silence. « Monsieur, dit le bonhomme, retirez-vous. Il ne convient pas que nous restions ensemble. »

A pas lents Paul reprit le corridor. Dans la maison, les domestiques se poussaient, et s'appelaient à mi-voix. Il arriva au petit salon. Un grand frou-frou de jupes soyeuses se fit entendre : la porte s'ouvrit. Un flot de lumière éblouit Paul Lemonnier : Radieuse, éblouissante, marchant légèrement comme sur les nuages, le bouquet à la main, enveloppée d'un parfum discret, le voile blanc rejeté en arrière, un beau sourire sur les lèvres, Évangéline s'avancait....

« Et ma bague, qu'en avez-vous fait ? — Je vous la rends, ma chère Évangéline, mais vous ne voulez pas la mettre aujourd'hui ? — Pourquoi ? J'ai idée qu'elle me portera bonheur. »

Paul n'eut pas la force de répondre. Mais il songeait, à toute cette joie calme, à cet avenir merveilleux que l'espérance avait doré pour lui, à ces rêves d'amour, à ces ambitions généreuses, qu'une heure avait suffi pour flétrir. Peu à peu, il se sentait engoutir dans un abîme de souffrance, et contre sa résignation froide, sa jeunesse avait des éclairs de révolte qui le torturaient. Qu'avait-il fait qui méritât cette douleur ? Il avait cédé à un entraînement en gardant dans le plaisir, une certaine modération ! était-ce donc assez d'un moment de folie pour empoisonner toute une vie ? Il avait oublié que le malheur frappe les moins coupables, comme ces anciens dieux qui n'aimaient que le sang d'un innocent.

ALCIBIADE.

(La suite au prochain numéro)

UNE VISITE A M. PERRACHON

QUELQUES marches conduisent à l'atelier... Je frappe, je pousse la porte, et je mesure d'un coup d'œil une grande pièce soigneusement tenue. M. Perrachon me tend la main. Je ne vous ferai pas son portrait. Tout Lyon connaît ce regard à la fois franc et malicieux, cette parole pressée et colorée. Je regarde tout autour de moi, et note un dressoir Louis XIV, une chaise Marie de Médicis d'une exécution originale. Le peintre a relégué dans son salon un buffet Henri II, un coffret Louis XII admirablement travaillé, d'un style à la fois naïf et tourmenté. Tout en causant, je me levai, et je fis le tour de l'atelier. Le jour entraît à flots par un grand vitrage. En pleine lumière sur un guéridon, un rosier épanouissait ses fleurs d'un jaune pourpré, d'une grosseur prodigieuse et dont le parfum troublait l'atmosphère. « Voilà mon modèle », me dit l'artiste. Je continuai mon voyage, faisant en face de chaque tableau, de longues stations.

Il y avait là toute l'histoire du peintre et les preuves matérielles de son travail et de sa transformation. A propos des œuvres de M. Apollinaire Sicard, j'ai déjà indiqué qu'une révolution subite avait brusquement changé la manière des peintres de fleurs. C'était la fleur pour la fleur, pour son velouté, pour sa transparence, pour la délicatesse de son coloris, que la vieille école étudiait. Elle se souciait assez peu de la composition générale, de l'organisation des groupes. Par là le tableau des fleurs se rapprochait sensiblement d'une nature morte. Bien rarement

le peintre de cette école cherchait à réaliser par son œuvre une idée allégorique ou une impression d'ensemble et à saisir le public autrement que par le mérite de l'exécution matérielle. La nouvelle école s'inspire de principes diamétralement opposés. Elle ne jette pas les fleurs au hasard, elle les dispose d'après un plan général et s'efforce de laisser les spectateurs sous l'influence d'un sentiment vague peut-être, mais que la réflexion développera. C'est ainsi qu'à Paris, M. Jeannin met dans son *Embarquement*, dans sa *Charrette* ou bien dans ses fleurs de serre, une intention très nettement rendue et très facilement appréciable. La peinture des fleurs est ainsi spiritualisée et s'élève dans l'échelle des genres. En pratique, ce système est plein de difficultés, et il semble téméraire de vouloir prêter à des roses un autre langage que celui de la couleur. Mais, si hardie que paraisse cette tentative, elle n'est pas illogique. La preuve en est que, plus ou moins, tous les peintres de fleurs subissent aujourd'hui l'influence de cette nouvelle théorie. Je la nomme *nouvelle*, parce qu'elle diffère profondément de celle qui l'a précédée. Mais à bien étudier l'histoire, l'école contemporaine me paraît se rattacher directement aux Jordaens et surtout à la famille des de Heem.

— De cette école, M. Perrachon est aujourd'hui le représentant incontesté, après avoir été l'élève de l'ancienne. Précisément il me montra dans son atelier deux tableaux, œuvre de sa première manière. Je remarque notamment une corbeille de fleurs et de fruits, rendus avec une fidélité étonnante, avec un culte religieux des moindres détails. On pouvait approcher, mettre, comme on dit, le nez ras la toile, s'armer d'une loupe : impossible de prendre l'artiste en défaut. Tout était soigné, parachevé, *lèche*. Cependant l'impression était froide; je le dis franchement à M. Perrachon : « Vous avez raison, répondit-il ; sans nier les mérites de l'ancien système, auquel nous devons des talents comme celui de Saint-Jean, je trouve plus large, plus idéalisée, plus artistique, la facture de la nouvelle école. C'est pour cette raison que je n'ai pas hésité à changer de manière. A mérite égal de couleur, de touche et de dessin, entre deux toiles, ne doit-on pas préférer celle où une composition savante ou primesautière éveille le sentiment, permet la rêverie ? Et ne faut-il pas sacrifier à un effet d'ensemble, l'exactitude, honorable sans doute, mais toujours un peu sèche, d'un pinceau consciencieux ? De même que l'étude de la nature a produit, à une époque voisine de la nôtre, des paysagistes comme Huet ou Rousseau, des animaliers comme Troyon ou Fromentin, de même il faut que la peinture de fleurs fasse un effort, et laisse de côté, dans la vulgarité de leur appréciation, ces amateurs qui aiment dans un tableau la reproduction correcte, mais banale des objets extérieurs. L'œuvre d'un peintre est

parfaite quand l'impression est entière, et non quand chaque partie du tableau est minutieusement terminée. »

M. Perrachon parlait avec feu... on lisait dans ses yeux la conviction d'une idée longtemps mûrie. Il me montra en passant un grand dessin industriel, à tons limités, exposé en 1867 et commandé par une honorable maison de commerce de notre ville, puis la photographie de sa *Casse aux papillons* qui valut à son auteur tous les éloges de la presse parisienne. J'arrivai devant une étude merveilleuse de style et de vérité. C'était une nature morte. Dans une pose étrange, un agneau mort était pendu, traînant sur une brouette, près de la porte entr'ouverte d'un hangar; un poulet à plumage noir accentuait la scène : c'était vrai, presque brutal, et d'un coloris à la fois discret et intense. A côté il y avait un tableau voile. « Là, me dit-il, est ma surprise pour l'année prochaine; mais je ne la montre à personne, pas même aux journalistes. » Je m'inclinai vivement intrigué. Nous sortîmes de l'atelier et dans le jardin nous prîmes une allée toute bordée de rosiers serrés, épais. « C'est là, me dit Perrachon, que je me promène, au moment de la floraison, là que j'étudie dans ce grand livre de la nature, là que je cherche mes effets de couleurs. Au bout de l'allée j'ai une serre où je soigne avec amour mes roses thé. Vous avez pu juger de la grosseur qu'elles atteignent. »

En parlant de ces fleurs Perrachon avait la voix émue ! on sentait qu'il aime ses roses et ses pivoines : les fleurs ne sont point ingrates, elles ont laissé surprendre par le peintre le secret de leurs pétales satinés et de leurs délicatesses embaumées. Nous allions partir... Je fis un signe à mon directeur, qui me comprit, et demanda une explication à notre hôte. Pendant qu'il l'occupait, d'un bond je gravis les marches, entrai dans l'atelier, et, soulevant le voile qui cachait le tableau mystérieux, je regardai. Ah ! mes amis, quel éblouissement, quelle brouettée de roses, quel envollement de pigeons ! — Mais chut, pas un mot de plus ; c'est déjà trop d'ingratitude pour l'homme aimable qui a bien voulu offrir aux lecteurs du *Monde Lyonnais* le charmant éventail que contient ce numéro.

ALPHONSE D'ASQ





Dessin de A. PERRACHON

COQUET

— MOTIF POUR É



A. Devaux

TERIE

VENTAIL —

Photogravure de FERNIQUE, à Paris



REVUE DRAMATIQUE

Le drame sera naturaliste ou il ne sera pas. La direction du théâtre des Variétés connaît la valeur de cet axiome que M. Zola a mis au monde pour sa plus grande gloire personnelle. *Les martyrs* ou *l'Alsace en 1870*, titre superbe, scènes émouvantes, succès énorme, public spécial. Ce drame est honnête, ne roule pas dans l'ornière toute béante de la politique. Action nulle : à quoi bon ? Style de télégramme, c'est ce qu'il faut. Des coups de fusil à souhait ; une mise en scène très soignée, un traitement élégamment tué au dernier acte et le public s'évanouissant au moment pathétique. Que voulez-vous de plus ? Bonne chance à la direction dont les efforts méritent le succès ! Mesdames Barbié et Lavigne ont dû être contentes du public, — pas plus que le public n'a été content d'elles. Messieurs Alteirac, Vergnier, Fort, Decoudilhe et Royer ont eu leur part du succès. Je dois une mention toute particulière à M. Fiéod, qui dans le rôle du colonel Fiévée a eu une scène irréprochable.

PHILINTE.



CAUSERIE ARTISTIQUE

LES TRIOMPHATEURS DU SALON

— Deuxième Article —

Paris, 25 mai 1881.

Paris, le portrait obtient toujours la faveur du public. MM. Carolus Duran, Bonnat, Bastien-Lepage font prime. Parle-t-on de l'illustre toquée Sarah Bernhardt ? le nom de son amie vient au bout de la langue, et c'est justice, car M^{lle} Louise Abbéma a le talent,

(1) Voir le *Monde Lyonnais* du 21 mai 1881.

mieux encore, la vogue. Certes, une énergie masculine relève le portrait de *Madame* ***. Le dessin de la robe est traité avec une minutie que louerait un contre-maitre de la Croix-Rousse. Le gant moule la main avec un relief surprenant. On ne saurait allier couleur plus franche, manière plus carrée, à plus de vérité, plus d'exactitude.

Autre *Madame* *** exposée par M. Carolus Duran. Devant la draperie bleue dont le peintre est coutumier, une jeune femme se dresse, imposante et douce. Un magnifique costume de faille enserre la taille un peu forte ; les plis en sont massifs, et la traine repose en un tas qui n'est plus de la soie, mais de la tôle. L'attitude frappe, la physionomie parle. Une vie bien contemporaine anime cet ensemble, et on est jaloux de l'artiste qui connaît une aussi belle personne. M. Carolus Duran nous intéresse encore par un futur *doge*, bébé vénitien, tout blond, tout ahuri de se voir affublé d'une tunique rouge. Ce brocart aurait satisfait le Titien, et le profane applaudit le maître que les géants du seizième siècle auraient admis dans leur intimité.

Deux œuvres magistrales, *Léon Cogniet*, M^{me} la comtesse de Potocka, par M. Bonnat. A coup sûr Léon Cogniet ne se flattait pas d'être un Adonis, et sa laideur trouve dans son disciple un interprète terrible. La fidélité devient aisément de la cruauté. De cette physionomie embroussaillée les yeux ressortent, félins et perçants ; la main qui pince la barbe s'attache à un bras dont la courbe est la nature même. Et les lunettes ! et le bonnet grec ! Cogniet ne meurt pas, revivant de la sorte. M^{me} la comtesse de Potocka nous ravit davantage ; car la beauté féminine est pour le pinceau un auxiliaire précieux. La robe, la pelisse, sont des merveilles de touche grasse et chaude. Voyez la tête campée sur de riches épaules : analysez ce regard droit et calme de l'honnête femme, ce teint dont la blancheur rosâtre ne doit rien aux artifices de Rimmel, et dites-moi si l'âme ne jaillit pas de cette chair superbe, dites-moi si l'accord d'un dessin rigoureux et d'une couleur corsée n'est pas le comble de l'art.

Très fin, le portrait d'*Albert Wolf* par M. Bastien-Lepage. Le cabinet de travail, les instrument de supplice à l'usage du littérateur, tout cela est spirituel autant que juste. Mais la pose a une lourdeur singulière. Dans ce monsieur affaissé dans un fauteuil, je ne reconnais pas un écrivain du *Figaro*. Oui, je le sais, l'homme comme le journal a pris du ventre : pas tant que ça pourtant. Le pantalon s'engouffre dans des bottes neuves ; mais pourquoi des bottes ? La pantoufle n'est-elle plus la chaussure de l'homme, voire même (pardon) de l'homme de lettres ? On dirait que Wolf revient de la chasse, et ce n'est pas avec ces *grolons* que mon joyeux confrère poursuit son gibier habituel.

Jules Vallès, par André Gill. Celui-là est toujours le bourru légendaire, mais la neige a poudré le poil du dogue, l'œil a tempéré ses colères d'une mélancolie visible. La redingote boutonne sur une chemise propre. Une canne de 2 fr. 95 raye des genoux veufs de poussière. Évidemment l'ex-bohème a pris la carrure, le tailleur et la résignation de M. Barodet. Mieux vaut tard que jamais. Vêtu et nourri, Vallès va nous faire les livres qu'il rêva dans les taudis de la rive gauche. Et un caricaturiste laissera le crayon pour broser de bons tableaux.

Mais quelle est cette rumeur ? Une dame s'évanouit-elle ? Le vitriol asperge-t-il quelque barbe ou quelque chapeau ? Nenni : c'est M. Manet qui passe. Examinez ce chasseur habillé par la *Belle Jardinière*. Pertuiset est son nom : sa spécialité, l'abatage du roi des animaux. Il faut que son coup de fusil ait été solide pour avoir réduit en bouillie jaune la peau de sa victime. M. Manet a renversé sur le second plan une écriture d'encre violette, et nous avons un paysage à tuer un Kroumir. Quoi encore ? Henri Rochefort presbyte ! Henri Rochefort, écumoire piquée par la variole ! Barbouillage et intransigeance ! Soyez donc amnistié pour subir un sort pareil ! Ah ! M. Manet, si l'heure de la clémence n'avait pas sonné, comme vous occuperiez à Nouméa, la case de votre modèle !

Pour nous remettre de deux horreurs, une halte devant l'*Ondine* de M. Jules Lefebvre. Après l'horrible, le beau a de quoi nous séduire. Qu'est-ce, lorsque le beau s'inspire d'un fantastique ignoré de notre âge ! Après *Nana*, on se délecte d'un conte de fées. Le conte, le voilà traduit par un pinceau délicat. Une divinité sort de l'eau, radieuse et pure ; du coup nous oublions les baignades de la Grenouillère. Eh ! sans doute ce corps n'est aucunement parisien. Jamais le cold-cream ne salit cette peau spiritualiste. Jamais le Lubin ne ruissela sur cette chevelure authentique et rousse. Ce galbe n'est ni à toucher ni à vendre, et cependant à l'aspect de ces formes fines et fortes, à l'aspect de ces yeux adorables de mélancolie et de suavité, nous sommes *pincés*, sans qu'une pensée vile déshonore notre extase. Vrais païens, nous tombons à genoux devant une déesse inaccessible à nos enlacements. Merci, ô poète, qui nous distrayez des poupées, des guenons, des fraudes, des mensonges. Écœurés par la rue, avec vous nous sondons l'étang, nous arpentons le bois, nous fouillons la clairière ; et si la fée sourit à de pauvres citoyens, esclaves du trivial, ilotes du laid, ils goûtent leur bonne fortune en avarés, ils en ont pour une soirée à désirer, à penser et à aimer : ce qui vaut mieux que s'empuantir au Skating dans la fumée et dans l'ennui.

Ne nous enflammons point. Le paysage va nous occuper, et déjà nous sommes au bord de la mer avec le paysan de

M. Duez. *Le Soir*. A l'horizon un soleil rouge descend dans le flot verdâtre. Un bonhomme est assis, la pipe à la bouche. Là où un parnassien aurait ouvert son carnet, il ne pose pas, il regarde naïvement, bêtement. La journée a été rude, mais l'humble a des spectacles dont la nature pose le décor. Ce paysan est poète en dedans, la meilleure manière de l'être.

L'*Ave Maria à Castel-Gandolfo* de M. Français, nous offre le paysage classique, avec un mystère et un sentiment particuliers. Une femme s'agenouille, deux pâtres jouent du binou, un lac miroite, une lumière pique un dôme au-dessus duquel meurt le crépuscule. La scène est bien simple ; mais un recueillement s'en dégage, tel que nos campagnes de banlieue n'en connaissent pas. Les dépotoirs y pullulent, mais c'est peut-être insuffisant pour cette partie de nous-mêmes qui veut sentir autre chose que des odeurs sulfuriques et utilitaires.

A propos de banlieue, *Beau temps*, de M. Heilbuth, vous représente deux dames peu effarouchées glissant en bateau sur un lac. Ce ne sont ni des muses ni des saintes : la toilette a tout le chic boulevardier. Prodigious effet de la campagne, voici qu'un rayon baise ces minois chiffonnés : quelque chose d'attendri détend ces lèvres qui tout à l'heure poussaient le rire de la moquerie. L'horizon est si ensoleillé, l'air si pur ! Poétiser la Parisienne, personne positive et peu songeuse, quel miracle !

La note de Paris est accentuée par les *Giboulées*, auteur M. Luigi Loir. A Pâssy, près d'un pont, trois amis s'abritent sous le même riflard. Sur le trottoir luisant une dame relève sa jupe ; plus loin un omnibus se perd dans la brume. Des nuées encrassent un ciel bas, et pourtant un air presque gai traverse le paysage. Un gris très agréable enveloppe cette toile, qui a bien la saveur du lieu où elle fut conçue.

Après la fin de l'hiver voici la *Fin d'automne* de M. Firmin Girard. Le bois est jonché de feuilles sèches : le feu pétille, allumé par une bûcheronne dont la petite fille apporte un fagot. La quenouille à la main, une autre femme se chauffe. Une rouille brune mange le feuillage, mais le sentier serpente encore vert. Paysage un peu pointillé ; mais je préfère cette conscience aux improvisations lâchées. Que le Tamerlan du naturalisme demande ma tête, j'affirmerai hautement que ce faire me séduit, et que la virtuosité du pinceau écrase les discordances bénies par M. Zola.

De même je classerai avant tous les assommoirs le *jardin* de M. Hanoteau. Le joli parterre ! Devant une cabane d'artiste des coquelicots, rien que des coquelicots. Pas d'ifs corrects, pas de boules de cuivre, pas de jets d'eau. Oh ! vivre là sans journaux, sans gêneurs, sans femme, mais

non sans cigares ! ce rêve est la vie pour M. Hanoteau, paysan de la Nièvre. Heureux M. Hanoteau !

Passons au genre. Voulez-vous frémir ? vite à *l'Interrogatoire* de M. Jean-Paul Laurens. Dans une crypte moyen âge un moine est soumis à la question par deux confrères peu tendres. Le patient défie ses juges, dont l'un est caché par une colonne ; mais l'autre sort de la toile, et jamais le fanatisme ne sculpta sous la cagoule une tête plus épouvantable. Gras et joufflu, le bourreau considère la victime d'un œil brillant de fureur et de bêtise. Le drame est sombre, absolu comme un dogme ; le drame ne déclame pas un seul instant. Zurbaran donnerait une fière accolade à son disciple, qui lui-même est un maître.

Ecce iterum M. Bastien-Lepage. Il y a certainement de la vérité dans le geste du *Mendiant* bourrant son bissac du pain de l'aumône. La casquette et le regard, le sabot et le bâton, sont d'un réalisme plus vivant que la photographie. La fillette a tout l'étonnement d'une petite demoiselle qui a mangé sa soupe. Mais que fait ce mur éblouissant, juxtaposé, à une bâtisse de la Seine ? pourquoi ce rayon cru, perçant un demi-jour septentrional ? Sommes-nous à Cannes ? sommes-nous à Courbevoie ? Réponse, Monsieur Bastien-Lepage.

Maintenant il faut se déboutonner. Jouons des coudes, repaissons nos yeux du *Dîner impromptu* de M. Frappa. Toujours des curés et des moines, mais ce monde clérical est bien moins ennuyeux que le *Monde officiel*. Avec quelle verve ce chanoine fouette des œufs dans un saladier ! L'amphitryon débouche certaine bouteille approuvée par monseigneur. Le moine de la *Main chaude* apporte un melon aussi rond que lui-même. Et la servante dont on fourrage les provisions et le compotier ! Évidemment l'épreuve lui sera comptée là-haut ; en attendant il faut ouvrir l'armoire des grands jours. Farce un peu conventionnelle, un peu chargée, mais si drôle ! Paul de Kock a encore des lecteurs.

Plus malin, M. Vibert ; non moins récréatif. *La répétition au château* nous égaye par son tohu-bohu. L'un souffle dans un cornet à piston, l'autre vernit un décor. Sur le théâtre les acteurs gesticulent : une amazone se mêle, souriante et moqueuse, au Capharnaüm que M. l'abbé, flanqué de son cancre, guigne intrigué. Énormément d'esprit dans ce tableautin enlevé avec le brio ordinaire de l'auteur.

Le réalisme ne nous lâche pas. Une Romaine des Batignolles déjeune d'œufs brouillés et d'une livraison de 50 centimes : *le Repas du modèle*, de M. Dantan. Une mariée maigriotte entonne un couplet devant un vieux qui se mouche et un papa qui s'esclafe : nous avons la *Chanson de la mariée*, de M. Berndtson. *En province !* annonce M. Brispot, et cinq huitres prenant l'air sur un banc sollicitent notre raillerie. Si l'auteur est célibataire, je ne lui conseille

pas de demander sa fille à un de ces bonhommes placides et inélégants. La province a de la sévérité, élève Brispot : pour les belles-mères de là-bas, vous manqueriez de sérieux et de pratique.

Et maintenant sus aux Lyonnais !

V. D'ANTIN.

UN ÉCRIVAIN LYONNAIS

LETTRES DE VALÈRE

COLLIGÉES PAR NIZIER DU PUITSPÉLU (1)

NIZIER DU PUITSPÉLU vient de réunir en deux volumes les lettres qu'il a publiées depuis une dizaine d'années dans divers journaux politiques de notre ville, principalement dans le *Journal de Lyon*, sous le nom de VALÈRE.

Il s'accuse dès les premières lignes de cette présomptueuse entreprise. « Les écrits nés des circonstances meurent avec les circonstances. Si je publiais des documents se rapportant à des événements anciens auxquels personne ne pense plus, et possible n'a jamais pensé, ce serait différent. Mais il n'y a rien de plus vieux que ce qui est d'hier. » L'aveu me plaît, — par sa malice ; au surplus l'auteur n'a pas besoin d'excuse.

Les articles de journaux, pour bons qu'ils puissent être, ont le sort du journal lui-même : lus à la diable, à peine lus ils vont, avec le journal, aux vieux papiers. C'est, hélas ! la tristesse du journalisme : limez, polissez, ayez des idées, ayez du bon sens, ayez du style, qu'en reste-t-il, l'année qui vient ? Si donc vos articles ont un mérite autre que d'actualité, s'ils sont dignes d'être conservés et relus, quel moyen que de les réunir et d'en faire un volume ? Et n'y a-t-il pas des exemples qui dispensent de toute excuse : Prévost-Paradol, de Sacy et d'autres n'ont-ils pas ainsi laissé des œuvres qui, écrites au jour le jour et dispersées tout d'abord aux lambeaux de la publication quotidienne, sont devenues ensuite, par le seul fait de les avoir colligées, de bons et beaux livres qu'on garde dans sa bibliothèque et auxquels souvent on revient ?

Assurément, Nizier du Puitspelu a trop de modestie pour s'autoriser de si glorieux exemples. Pourtant il l'eût pu faire : ses lettres ont une réelle valeur et les volumes ne sont pas indignes d'un noble voisinage.

Je viens de les lire, et je les relirai. Dès aujourd'hui je veux dire le plaisir que j'ai trouvé à cette lecture.

(1) 2 vol. in-12 imprimés chez Pitrat, édités chez Meton, libraire, rue de la République, 35. — Prix 12 fr.

Le dire, mais comment? Comment rendre compte de lettres politiques, quand il n'est pas permis de parler politique? Les titres seuls hurleraient dans ce journal. *L'Empire parlementaire, la guerre, la Commune, les partis, la liberté de conscience, le suffrage universel, le mode de votation, l'instruction publique*, — sont-ce là des sujets que je puisse aborder? Et même si j'étais libre, comment résumer une série d'études, qui malgré leur étroit lien de parenté et l'unité de vues de l'auteur, ne peuvent présenter la simplicité de l'œuvre conçue en une fois et exécutée d'une haleine.

Il y a pourtant une véritable cohésion entre ces diverses études : « Tout incomplètes qu'elles soient, dit l'auteur, il semble que les lettres de Valère peuvent former comme un modeste cours de politique libérale. » C'est qu'en effet le libéralisme, c'est-à-dire l'amour et le respect de la liberté, en forme comme le fond commun.

C'est le souffle qui anime l'ouvrage; c'est l'esprit qui le vivifie; c'est de cette conviction primordiale que l'auteur tient sa verve, sa netteté, son sens droit et sa malice. L'amour et le respect de la liberté, la haine de la licence et de l'exagération, l'horreur des systèmes, le culte de la loi, tels sont les principes qui lui servent à éclaircir les questions, à résoudre les difficultés, et constituent sa politique.

L'auteur est un libéral, libéral au point de se torturer l'imagination pour assurer aux minorités une représentation dans les assemblées politiques, un libéral et un modéré : « Entre les opinions diverses, dit-il de lui-même avec un tour de phrase qui rappelle Montaigne, il estime qu'il faut prendre les modérées : d'autant qu'à supposer qu'on se trompe, on est moins éloigné de la vérité que si étant à un extrême, c'eût été l'autre qu'on eût dû choisir. » Le tour de phrase rappelle Montaigne, et aussi la pensée. Ce n'est pas l'indifférence du sceptique; c'en est du moins la philosophique modération.

Cette mesure fait à l'auteur une situation à part et quelque peu des systèmes isolée au milieu de l'exagérations et de l'emportement des discussions; mais elle lui permet d'exercer bien souvent sa verve satirique aux dépens de ses adversaires et de ses amis : « Dans des écrits politiques on mécontente tout le monde et les autres par dessus. On a déjà tant de peine à ne mécontenter personne quand on ne parle de rien! Dans ses lettres Valère s'est quelque peu gaussé de tous les partis, encore qu'il l'ait toujours fait sans fiel. » Sans fiel, oui vraiment, mais non pas sans qu'on sente l'égratignure de ses jolis coups de griffe.

Aussi bien, possible est-il que pour se plaire à cette lecture, il ne faille être ni bonapartiste, ni légitimiste, ni orléaniste, ni intransigeant, ni réactionnaire, ni radical, ni cléricale, ni libre-penseur. — Mais quoi donc? républicain? Cela ne suffit pas. Il faut encore être, comme l'auteur,

libéral et modéré. C'est pourquoi Valère ne se fait pas d'illusion : « Ce n'est point précisément une spéculation que j'entreprends en éditant ce livre; mes ambitions vont bien à en vendre deux douzaines d'exemplaires. »

Etc'est beaucoup, mon pauvre Monsieur du Puitspelu, c'est beaucoup si pour acheteurs vous n'avez que les modérés et les libéraux. Vous le savez aussi bien, mieux que moi : au moment de la plus violente exaspération des partis, en 1871, vous écriviez. « Me voilà donc, Monsieur le Rédacteur, le dernier de mon espèce, le dernier des républicains, comme il y a eu le dernier des Abencérages. Les naturalistes disent qu'à Madagascar était une espèce d'oiseau stupide, le dronte, qui a été tellement massacré qu'il a fini par disparaître. Cependant un voyageur, il y a quelques années, en a trouvé un dernier exemplaire vivant. Il s'était réfugié sur un rocher de l'intérieur et attendait patiemment sa fin, triste, perché sur un pied, rêvant à la splendeur déchue de la race des drontes et à l'intérêt qu'inspirerait son squelette aux savants futurs. Je suis ce dronte stupide. »

Vous êtes ce dronte, infortuné libéral, déplorable modéré, et vous en serez réduit à vous lire vous-même. « La prose fait toujours plaisir... à celui qui la fait, comme les conseils... à celui qui les donne. »

Détrompez-vous; d'autres aussi vous liront, que vous égratignez, et qui y trouveront plaisir. Un maître d'armes de mes amis attrapa dans un duel un beau coup d'épée en pleine poitrine, et de s'écrier du premier mot : Ah ! le beau coup d'épée ! Ainsi les gourmets littéraires, bien que piqués jusqu'au sang dans leurs opinions politiques, penseront : Ah ! le joli coup de griffe, et vous liront tout de même.

L'art de bien dire fait passer sur beaucoup, et pour mon compte je préfère une impertinence finement lancée à un compliment maladroit; qu'un homme d'esprit m'égratigne, c'est bien, mais non qu'un lourdaud me caresse.

Or Valère est un homme d'esprit, et, s'il décoche un cuisant lardon, ce sera de bonne main.

Lisez le portrait de M. de Girardin rencontré par hasard au cours d'une discussion et esquissé en passant : « Cette cervelle utopique, qui a passé sa vie à rechercher le concept du gouvernement, le gouvernement *en soi*, comme ce philosophe allemand, qui dans une auberge, ne voulait ni d'un raisin, ni d'une pêche, ni d'une poire, mais entendait à toute force qu'on lui servit le fruit en soi. M. de Girardin fait aussi son gouvernement, dans le monde de l'idée pure, sans gouvernants ni gouvernés, dans un milieu idéal où non seulement n'est plus la méprisable atmosphère terrestre, mais non pas même ce célèbre éther que les physiciens n'ont jamais vu, cependant qu'il existe par-

ce qu'ils en ont besoin pour leurs explications. Beau bâtisseur de nuées; beau preneur de vent avec des rets; bel inventeur de mécanismes à rouages, à ressorts, à pignons, fabriqués en métal d'air et qui marchent sans frottements, comme dans les traités de mécanique rationnelle. »

Le style est net et précis, souvent avec un petit air archaïque qui lui donne du piquant et de l'originalité. L'auteur est un raffiné; « il serre sa phrase comme un profil. » Cette pointe de vieux langage et de parler provincial est une habileté, dont Paul-Louis Courier et Georges Sand dans ses pastorales nous ont appris la valeur. Il faut pour en tirer parti une main légère et un goût délicat: c'est là qu'importe aussi la qualité de modéré; il faut de la discrétion et du tact dans ces ruses littéraires. M. du Puits-pelu, « ce monsieur qui parle si bien lyonnais », comme on l'appelait l'autre jour devant moi, sait trop bien son français pour ne point s'arrêter à temps et ne mettre dans son style que ce qu'il faut pour lui donner de la saveur et un montant délicat.

(La suite au prochain numéro)



ECHOS DE LA SEMAINE

UN grand festival aura lieu à Neuville, le dimanche 4 septembre, en l'honneur de Pierre Dupont. La présidence de cette fête revenait de droit à Gustave Nadaud qui fut son ami et son élève, et qui a le mieux su conserver parmi nous les traditions de la chanson française. Mais le spirituel poète avait encore présent à la mémoire le souvenir de certaines fêtes littéraires, où, sous prétexte d'honorer l'art, on fait venir de bien loin un conférencier plus ou moins à la mode, qui parle de tout, d'art excepté. Nadaud vient enfin de céder aux instances de M. Guimet, l'organisateur dévoué de cette fête, en lui adressant la lettre suivante :

« Neuville, 17 mai 1881.

« MON CHER ÉMILE,

« Dès qu'il n'y a pas de discours et surtout de politique, j'accepte avec grand plaisir la présidence que vous m'offrez.

« Je demanderai à chanter soit une chanson de Dupont, soit une chanson que je ferai en l'honneur de Dupont. Vous me donnerez votre avis sur ce point.

« Veuillez me croire, etc.

« G. NADAUD. »

Trois jours après, Nadaud recevait sa réponse :

« Fleurieux, 19 mai 1881.

« MON CHER NADAUD,

« Il n'y a pas à hésiter. Puisque vous proposez de faire une chanson, c'est ça qu'il faut faire. Merci de votre proposition et de votre acceptation.

« Votre bien dévoué,

« E. GUIMET. »

Voilà donc le concours de Nadaud assuré au festival de Neuville, et nous y aurons la primeur d'une œuvre nouvelle du charmant compositeur.

Nous reviendrons bientôt sur cette fête, pour donner aux Sociétés musicales et aux artistes qui y voudraient prendre part, tous les renseignements nécessaires.



DES grandes fêtes ont lieu cette semaine à Chalon-sur-Saône, à l'occasion du Concours agricole.

Dimanche dernier des régates étaient données sur la Saône; de nombreuses Sociétés étaient inscrites de Mâcon, de Lyon, de la Haute-Marne et de Paris. Nous sommes heureux d'enregistrer le succès remporté par le *Club nautique* de notre ville, qui a obtenu le grand prix (400 fr. et une médaille en vermeil), pour les courses de yoles à quatre avirons de points. L'embarcation victorieuse *Quadrille*, était montée par MM. Dufoi, Perrache, Pasquier, Godinet et Jobez-Barrau.

Le *Club nautique* qui ne compte qu'un an d'existence, n'en est pas à son premier triomphe. Nous aurons bientôt l'occasion d'en reparler, après les régates de Mâcon, annoncées pour le 5 juin.



LA cavalcade de Miribel a été favorisée, dimanche dernier, d'un temps splendide. Les Lyonnais avaient afflué dans la gracieuse petite ville. Bonne journée, surtout pour les pauvres, les bénéficiaires de cette fête.



SALLE PHILHARMONIQUE. — La *Sainte-Cécile* a donné lundi soir à la Salle philharmonique, une cinquième audition de musique classique, la dernière probablement de l'année. Nous avons salué il y a quelques mois à peine la réapparition de cette Société, reconstituée sur des bases nouvelles par M. Reuchsel, l'éminent organiste de Saint-Bonaventure; après avoir suivi avec un vif intérêt ses rapides progrès, nous sommes heureux de constater à la fin de cette saison, la réussite de cette œuvre. Les succès que M. Reuchsel a obtenus, lui imposent pour l'année prochaine des devoirs auxquels il ne faillira pas. Il lui faudra un orchestre pour soutenir les chœurs dans l'interprétation des œuvres grandioses qu'il leur fait exécuter; il lui faudra un autre local où les *dilettanti* pourront se réunir sans courir la chance toujours un peu désagréable, quel que soit le charme de la musique qu'on entend, d'une suffocation ou d'un écrasement. Ceci est une critique qui n'est peut-être pas une critique d'art; elle est sérieuse toutefois, et je suis heureux de n'en avoir pas d'autre à adresser à la *Sainte-Cécile*.

SAINT-POTHIN.



Le Gérant: CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON rue de la République, 33. Librairie. moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PELACAUD rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

IMPRIMERIE Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Cuis-de-lampe, Lettres ornées des xv^e, xvi^e, xvii^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PIRRAT AINE**, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. **M. LARA**, 15, rue de la République.

DUSSEY place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Barre. — Procédé Vander-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER, Portraits, cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

BAILLY rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. FASSE opticien, successeur de GAUFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Pâteaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — **M. SICARD**, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

FLACHAT, COCHET & C^e quai de la Guillotterie, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

BIOLET & GARDE 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CACHEMIRE MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

A LA VILLE DE LYON 23, rue de la République, que, 23. — Nouveautés, Soieries et lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiserie et Articles de Paris.

MAISON MOUTH rue des Bouquetiers, près de Dames, Saint-Nizier. Confections pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES, Cravates, Dentelles de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Coles et cravates.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicamenteuse avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

CHAPELLERIE CHATAING rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

HORTICULTEUR BROSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÈNE liquide, résineux, inextinguible. Le grand succès du jour. **A. PONCHON**, 4, rue des Archers.

PIANOS M^{me} MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

ÉPICERIE FINE GIRIN, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

GAP, J.-C. RICHARD, rue de Provence

MÉLANGES

POÉSIES DE JEUNESSE

PAR Auguste GEOFFROY

UN VOL. IN-8 DE 106 PAGES

MONITEUR DE LYON

JOURNAL COMMERCIAL, INDUSTRIEL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le Jeudi et le Dimanche

Abonnement: 10 francs par an; par la poste 11 fr.

Le numéro 10 cent.

Se trouve chez tous les marchands de journaux et aux bureaux du journal

13, RUE DES ARCHERS, LYON

DIDIER & C^e, 35, Quai des Augustins. PARIS

LYON. — CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

NOS

DEVOIRS

ET NOS DROITS

MORALES PRATIQUES

PAR

M. FERRAZ

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE LYON

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Un beau volume in-18. — Prix 3 fr. 50

PARIS, Victor LECOFFRE, éditeur, 90, rue Bonaparte

LYON, chez tous les Libraires

LE

CHRIST

REJETÉ

RÉPONSE A M. HAVET

DE L'INSTITUT DE FRANCE

Sur son article de la « Revue des Deux Mondes »

Critique des récits sur la vie de Jésus

PAR

L'ABBÉ AUGUSTIN LÉMANN

Docteur en Théologie

Professeur d'écriture sainte et d'hébreu aux Facultés Catholiques de Lyon

Un vol. in-8. prix : 1 fr. 50

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES & PRIVÉES

ARCHITECTURE ET TRAVAUX PUBLICS

ADMINISTRATION : 4, RUE GENTIL, LYON

Prix de l'Abonnement : Un An, 12 fr.

Lyon. En vente chez tous les Libraires

LES

CROYANTES

POÉSIES

Par A. BAUD

1 joli vol. in-18. — Prix : 5 fr. 50

METON, Éditeur, rue de la République, 55

LETTRES

DE

VALÈRE

Par Nizier du Puitspelu

AVEC UNE INTRODUCTION PAR ICELUI

Deux beaux vol. in-18. — Prix : 12 fr.

Paris, A. DEVENNE, 52, boulevard Saint-Michel

ARTISTES ET BOURGEOIS

PAR

GERMAIN PICARD

Un joli vol. de 213 pages. — Prix : 2 fr.

MARSEILLE, typographie BLANC et BERNARD
2, rue Sainte-Pauline

VOLONTARIAT A VOL D'OISEAU

POÈMES

1878-1879

PAR ELZÉARD ROUGIER

Une magnifique plaquette in-8 de 72 pages. Édit. de luxe

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON

PARIS, Jules GERVAIS, 29, rue de Tournon

ÉTUDE

sur

LA VIE & LES ŒUVRES

DE

A. COCHIN

PAR

Léon ROUX

Avocat à la Cour d'appel de Lyon. Membre
de l'Académie des sciences
belles-lettres et arts de la même ville

Un joli volume de 130 pages

LYON, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Nizier du Puitspelu a faite des livraisons suivantes de la *Revue du Lyonnais*, première série, à savoir :

Nos 3, 10, 11, 12, 13, 14, 25, 33, 40, 41, 42, 66, 67, 70, 126, 130, 131, 151, 155, 157 (bien enregistrer qu'il s'agit de la première série, c'est-à-dire celle qui ne porte pas d'indication de série du tout).

Puitspelu offre un petit écu de trois livres pour chacune d'icelles livraisons.

Il offre encore de troquer, à raison de trois livraisons contre une, celles suivantes qu'il possède :

Première série : Nos 32, 33, 51: (incomplet) 80-81 réunis (manquent les quatre premières feuilles). 133, 145, 176.

Nouvelle série : Nos 50, 132.

Enfin il offre les tomes IX et X de la première série, complets, reliés en un volume, contre quatre des livraisons dont il a besoin.

Pour tout cela, l'on s'adressera à M. Froget-Pelouzac, marchand de livres, en rue Jean-de-Tournes, tout à côté de Sirand, le gantier.

LES BUREAUX

DU

MONDE LYONNAIS

ET DE LA

Revue Lyonnaise

SONT OUVERTS au PUBLIC de MIDI à QUATRE HEURES du SOIR

8, rue Mulet, à l'entresol